

que vous devez dire... Voyons, pas de ces regards effarés. Réservez vos moyens de comédie pour les moments où vous trônez sur la scène. Je ne suis pas venue ici, je n'ai pas fait ce pénible et dangereux voyage pour vous admirer dans votre rôle. Certes, vous le jouez à merveille devant tous les imbéciles qui vous suivent et que je paye. Mais comme je vous paye aussi, en jouant bien vous ne faites que votre devoir. Ce devoir, observez-le toujours, monsieur Warbeck, ne l'oubliez jamais ! entendez-vous, jamais ! je viens pour vous le rappeler !

—Est-ce bien vous, balbutia-t-il, vous, madame la duchesse ?

—C'est bien moi, moi la duchesse, oui, répliqua vivement Marguerite en doublant la flamme de son regard. Je vois que vous commencez à rentrer en vous-même, et que nous nous mettons chacun à notre place. Oui, c'est moi qui viens vous dire : Vous paraissez vous oublier, mon maître ! vous vous prenez au sérieux, en vérité ! Insecte tiré de la fange, vous vous emportez sur les ailes que je vous ai laissées pousser...

Richard commençait à s'assombrir. Après la stupéfaction, la colère. Il s'approcha de la duchesse et lui dit :

—Me reprochez-vous vos bienfaits, madame ? vous auriez tort. Je comptais vous les payer le prix que vous m'en eussiez demandé.

—Misérable ! s'écria la duchesse. Tu traites avec moi, Dieu me pardonne ! comme avec une égale ! Te figures-tu, par hasard, qu'il suffise, pour s'égaliser aux rois, de prétendre à des alliances dans leur famille, et de leur envoyer des ambassadeurs ? J'ai reçu les tiens, Warbeck ; ils m'ont appris tes desseins sur lady Catherine, ma filleule, tes insolents desseins, et je suis venue te dire : N'approche pas ta main de la main de cette noble fille, ne croise pas ton regard avec le sien, ou, par le Dieu du ciel ! quand j'y devrais ruiner ma gloire et ma fortune, moi, qui t'ai déguisé en prince, je te fais pendre dans tes guenilles de mendiant !

Au cri de sauvage douleur que poussa Richard, au geste désespéré que cette atroce douleur lui arracha, la lourde porte tapissée de velours qui séparait ce cabinet d'une chambre voisine, s'ouvrit avec fracas, et Catherine, pâle, tremblante, se précipita entre la duchesse et le jeune prince. L'effort l'avait épuisée tout entière ; elle s'appuya au mur, elle n'articula pas un soupir.

—Catherine ! s'écria la duchesse épouvantée de cette apparition ; Catherine, ma bien-aimée, ici ! Que fais-tu ici ? Sais-tu bien où tu es ? Viens ! viens ! tu ne peux pas demeurer ici ?

—Je ne puis pas demeurer chez mon époux ? murmura l'enfant, plus blanche que son collier de perles.

—Toi ! sa femme !... la femme de ce misérable ! Ce crime affreux serait consommé !

Et la duchesse joignit avec effort ses mains tremblantes.

—C'est ainsi que vous insultez le nom d'York ! votre sang ! le fils de votre frère ! dit Catherine, qui suspendait ses bras défaillants à l'épaule de Richard, tandis que celui-ci, aussi pâle qu'elle, sentait une frayeur secrète se glisser comme un serpent jusqu'à son cœur.

—York ? s'écria la vieille souveraine en désignant le jeune homme avec un sinistre éclat de rire. York ? tu crois ceci de notre race. Ah ! pauvre enfant avilie ! Oh ! faut-il que j'arrive si tard ! Mais je te sauverai. Tu ne resteras pas dans cette ignominie... dussé-je me perdre !...

—Tenez, interrompit Richard en croisant ses bras sur sa poitrine, je ne sais pas si je fais un affreux rêve ; mais si je le fais, je l'achèverai ! Ce torrent d'injures m'avait d'abord noyé le cœur ; je ne comprenais pas, je veux comprendre. Que parlez-vous d'York, de misérable, et d'ignominie ? Pourquoi plaignez-vous cette jeune femme ? de quoi dites-vous donc que vous la sauverez ?

—De toi ! vil imposteur, dit la duchesse d'une voix étouffée ; de toi... Oh ! tu l'as fascinée, c'est clair. Elle te croyait prince ! mais patience, sa main que tu as volée, que tu retiens encore dans les tiennes, va bientôt fuir ta main avec effroi, avec dégoût. Oh ! tu te dis que je n'oserai achever la confidence ; tu as compté que mon ambition, que ma haine pour

Lancastre feraient de moi un monstre aveugle et muet ; tu t'es figuré que, te sacrifiant un royaume, je te sacrifierais cette jeune fille. Non ; deviens roi, nous verrons, nous compterons plus tard ; je saurai te racheter la couronne, et tu me la vendras, fils de juif ! Mais tu ne garderas pas Catherine, tu ne souilleras pas cette famille auguste que l'Angleterre adore à deux genoux. Non, Catherine, tu ne resteras pas près de cet homme. C'est un nouveau fantôme que j'ai inventé ; c'est une machine ignoble que j'ai fait instruire ; il n'est pas plus York que le pâtissier Simnel ; il n'est pas même le fils de Warbeck ; je ne sais pas ce qu'il est, il ne le sait pas lui-même... Pardonne, pauvre enfant ; je donnerais la moitié de mon sang pour racheter ton malheur ; mais je n'ai pu prévoir l'audace du démon.

—Oh !... rugit Richard, voilà que je revois tous les feux d'enfer qui jadis me dévoraient le cerveau !

—Oui, oui, dit la duchesse impitoyable, en saisissant les mains de Catherine palpitante, sa folie, une de nos plus heureuses inventions. Cette folie, qui rendit plausible son silence et son oubli pendant tant d'années. Oh ! Perkin Warbeck est un imposteur de génie ; je l'admèrerais s'il t'avait respectée.

—Catherine ! Catherine ! tu ne la crois pas ! s'écria Richard en délire, quand il vit sa jeune femme s'incliner toute mourante vers la duchesse.

Mais Catherine ne l'entendait plus. Ses yeux s'appesantirent, ses genoux se déroberent sous le poids de son corps ; elle tomba évanouie sur le tapis, et la duchesse n'essaya pas de la relever.

—Ecoute, dit-elle à Richard ; je puis te pardonner encore. Laisse en paix cette enfant ; oublie, fais qu'elle oublie ; je te laisserai suivre ta route. Tu monteras où tu voudras ; mais demain, mais ce soir, Catherine retournera près du roi Jacques, et tu ne feras pas même un geste pour la retenir. Si tu m'obéis, je t'aiderai comme par le passé ; si tu me refuses, prends garde !

Richard demeurerait hagard, écrasé ; ses yeux roulaient une vapeur rouge. Il luttait contre la tempête bouillonnante dans son sein.

—Mais non, interrompit la duchesse, s'inspirant d'une inquiétude soudaine. Non ! ce que je tiens je ne le perdrai pas. Voici la nuit, je pars et Catherine me suivra. Tu diras que tu as craint pour elle les dangers de la guerre ; tu diras que tu me l'as confiée ; tu diras tout ce que tu voudras, et je le dirai avec toi. Mais je ne te laisserai point ce précieux otage ; je l'emmène.

En parlant ainsi, elle se courba pour relever Catherine ; elle l'avait redressée, assise sur les coussins, et cherchait à la rappeler à la vie. Elle l'attirait à elle, sur sa poitrine ; on eût dit qu'elle allait la trainer, l'emporter, du moins c'est ce qui apparut à Richard.

L'éclair sillonna son front. L'ouragan, trop longtemps contenu, éclata enfin dans toute sa splendeur. Il s'élança sur Catherine, l'arracha des mains de la duchesse, qu'il repoussa comme le vent repousse une herbe desséchée.

—Va-t'en ! dit-il, va-t'en, monstre venu de l'enfer ! Ne touche pas à ma bien-aimée, à ma femme ! Elle est à moi ! Fais ce que tu voudras, dis ce que tu voudras, mais ne touche pas à Catherine.

—Veux-tu que j'appelle ? dit la duchesse tremblante de colère et ramassant ses forces pour lutter avec majesté.

—Fais un pas, lève un doigt, entr'ouvre tes lèvres, répliqua Richard soufflant le feu dans chaque frémissement : ose seulement me regarder en face, et j'appellerai aussi, mais pour qu'on relève ton cadavre !

Il avait d'un coup dégainé sa large épée, l'acier flamboyait moins brillant que sa prunelle, et la lame terrible vibrait sous la convulsive pression de sa main.

—Ah !... murmura-t-il en voyant pâlir la duchesse, ah !... tu recules, reine,.... tu fais bien !

Elle reculait en effet, atterrée ; il lui semblait voir se dresser Edouard lui-même, si terrible et si beau dans ses effrayantes colères.